

# [Lettre d'E.G.]

Autor(en): **E.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 44

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177323>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lutry. Il eût été à désirer que l'on conservât ce principe, lors du partage de la commune; tandis qu'en admettant, comme on l'a fait depuis, tous les bourgeois forains qui se présentèrent, et dont une grande partie a dès lors été assistée, on est arrivé à ce résultat, que la commune, une des plus florissantes du canton, dut s'imposer extraordinairement cette année-là. M. M.

Lutry, le 20 septembre 1864.

Nous ne franchissons guères les limites étroites de notre journal pour nous lancer dans l'étude des grandes questions financières qui sont chez nous à l'ordre du jour. Cependant, rompant avec nos habitudes, nous avons, dans notre dernier numéro, discuté d'une manière sérieuse et approfondie l'établissement d'un chemin de fer entre Moudon et la ligne Fribourg. Nous avons appuyé notre opinion sur des faits et des arguments irréfutables. Il était évident que nous ne pouvions contenter tout le monde. En effet, une maison de banque nous écrit pour se plaindre du tort que nous avons causé au pays en paralysant l'émission des actions, et qualifie notre conduite de « perfide. »

Nous avons immédiatement demandé des renseignements à notre correspondant de Paris, qui nous dit que samedi, à la bourse, le chemin Moudon-Fribourg était la valeur la mieux tenue et se trouvait fort recherchée au comptant; les transactions se faisaient avec un entrain remarquable, lorsque l'article de notre journal transmis par le télégraphe vint ébranler la place et causer du désordre. Il y eut un recul considérable, et après avoir atteint 780, 60, les actions tombaient à 52, 40. Le marché fut ainsi déconcerté, d'autant plus que le change du Calcutta était arrivé défavorable; bref, il se termina par une affreuse dégringolade, et aujourd'hui encore il est sous le coup de cette nouvelle.

Certes, nous ne pensions pas que notre article put avoir une pareille influence; la maison de banque qui nous adresse des reproches peut en être assurée. Nous avons exposé avec une entière bonne foi notre opinion, basée sur une exposition impartiale des faits, flanquée d'une sérieuse argumentation, ainsi que le lecteur peut s'en convaincre en lisant avec soin l'article incriminé dans le n° 43 de notre journal.

Voilà ce que nous avons à répondre à la lettre que nous avons reçue à ce sujet; — cette lettre la voici :

« Lausanne 17 Sept. 1864

Au Rédacteur du *Conteur Vaudois*.

Monsieur

Jusqu'à présent votre journal m'avait paru sinon sérieux, du moins rédigé avec moralité et esprit de progrès, mais votre numéro de ce jour renferme des articles d'une telle inconvenance que je ne puis rester plus longtemps votre abonné.

La presse, lorsqu'elle devient un instrument perfide, lorsqu'elle se permet de verser le ridicule sur une portion de la Patrie et sur les représentants du Peuple, ne saurait être encouragée et ne mérite que le mépris.

En conséquence je vous dispense de m'envoyer votre journal à l'avenir, ou du moins aussi longtemps que vous me paraîtrez malade du piétain et de la *surlange* (style du *Conteur*).

J'espère que l'expérience vous guérira et qu'on en verra des preuves.

Dans cette attente, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer. »



Nous publions avec plaisir les lignes suivantes qui nous sont communiquées par un de nos abonnés, et nous nous associons pleinement aux sentiments qui les ont dictées.

Il y a quelque temps déjà, je lisais à quelques dames l'article du *Conteur vaudois* intitulé: *Tout pour l'homme, rien pour la femme*. Arrivé à l'endroit où vous nous qualifiez si peu charitablement du nom de *monstre*, une voix s'éleva du milieu de mes auditrices, disant: — Je proteste! — Est-ce sérieusement? lui demandai-je. — Oui, sérieusement, et si je l'osais, j'écrirais même à M. le rédacteur pour lui dire que mon mari n'est pas un monstre. Protesteriez-vous aussi contre les vertus qu'on vous attribue? lui demandai-je encore quand j'eus fini de lire l'article. — Oh! me répliqua-t-elle après une pause et un demi-soupir, celui qui nous appelle ainsi ne le fait que pour mieux pouvoir nous déchirer une autre fois. Nous avons nos défauts, nous le savons, et les hommes les leurs, mais si on se supportait des deux parts plus qu'on ne le fait, on serait bien plus heureux.

Voilà, M. le rédacteur, la protestation d'une personne qui ne se croit ni l'être le plus doux, ni le plus aimable, ni le plus compatissant, ni le plus patient, ni le plus vertueux, ni le plus adorable. Et pourtant, cela dit entre nous, je n'hésiterais pas à lui conférer toutes ces qualités.

Permettez-moi d'ajouter aussi quelques mots à la décharge de notre sexe; je ne prétends pas le disculper, mais seulement expliquer l'une des principales causes de l'état de choses que vous signalez.

Oui, il n'est que trop vrai, l'homme, après avoir promis de rendre heureuse la compagne qu'il s'est donnée, tombe souvent à son égard dans une indifférence coupable, et ne pensant qu'à soi, va chercher ailleurs que dans le foyer domestique plaisirs et distractions. Hâtons-nous de dire pourtant qu'il y a de nombreuses exceptions. Il est encore des maris qui préfèrent la maison à un joli café, à une fête de tir. Il en est qui, sous l'habit militaire, pensent à leur femme en soupirant et qui s'abstiennent d'aller *par ci, par là*, comme dit notre brave instructeur, conter fleurette vers les fontaines. Mais enfin, pour beaucoup, les choses se passent autrement et pourquoi?

Ce n'est pas chez l'homme fait que nous devons chercher les principes de ce mal, mais chez le jeune homme déjà. Combien y a-t-il de jeunes gens qui prennent l'habitude d'aller chaque jour au café, après-midi, pour *prendre la tasse*, et le soir pour *voir les amis* ou pour tuer le temps? Or, l'habitude est une seconde nature; jeunes on les voit au café chaque jour; vieux, on les y rencontrera encore; et ce qu'il y a de grave, c'est que le remède à cet état de choses est difficile. Que voulez-vous qu'un jeune homme fasse de ses soirées à Lausanne?... Croit-on peut être qu'après avoir chiffré, écrit, *bûché* tout le jour, il soit capa-

ble de rester enfermé chez lui et travailler encore? Non, il ne le peut pas, il ne le doit pas, il a besoin de respirer une autre atmosphère, de voir ses amis; il lui faut de la distraction, du mouvement.... halte! du mouvement! Est-ce au café qu'il le prend ce mouvement? Non, et c'est là un des grands défauts de la jeunesse lausannoise, c'est qu'elle ne prend pas assez de mouvement; elle n'aime pas ce qui fatigue; la preuve en est la société de gymnastique qui, à Lausanne, ville de vingt mille habitants, ne compte qu'une quarantaine de membres parmi lesquels bon nombre d'Allemands<sup>1</sup>.

Ne prenant pas de mouvement, que reste-t-il au jeune homme quand il a fini son travail journalier? l'intérieur de famille? Il existe rarement ou offre souvent fort peu d'agrément. Les sociétés de chant? Mais on ne chante pas tous les jours. Et puis? C'est tout. Quoi donc d'étonnant que les cafés aient de l'attraction pour lui. Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il recherche donc ses amis et comme il est rare qu'il puisse les recevoir chez lui, ou qu'il aille chez eux, il est tout simple qu'on se trouve au café.

La plupart des jeunes gens désireraient la vie de famille et préféreraient une agréable société de dames à l'agrément du café, mais combien de portes sont-elles ouvertes à celui qui n'a pas quelque sœur qui puisse l'introduire et servir de prétexte? C'est si dangereux qu'un jeune homme voie quelquefois une jeune fille!.... il pourrait en résulter.... de l'amour! et déjà chaque mère voit à ce mot tout un roman tragique.... un enlèvement.... un suicide!....

Quelques parents moins timorés tclèrent-ils, chez eux, la visite de quelque connaissance, immédiatement les langues du quartier se mettent en mouvement; on ne tarde pas à faire courir le bruit que la fille de la maison est, dit-on, fiancée.

Parfois, cependant, on permettra à une jeune fille d'accepter l'invitation d'un bal, d'une partie de châlet; juste, dirait-on, pour montrer au jeune homme quel charme il y a dans la société des dames, et la lui interdire après. Aussi qu'arrive-t-il, le soir il va au café, mais le dimanche, en revanche, il ne manque pas d'aller à l'église pour.... voir le beau sexe. Beau mobile, n'est-ce pas.

Une partie de la population est encore plus stricte; bals, parties, théâtres et autres distractions sont bannis et réputés, plaisirs mondains et frivoles. On se contente de soirées religieuses, et un jeune homme n'y peut parler à une jeune fille. A l'entendre ce soir là, on le dirait détaché du monde et de ses convoitises; mais malheureusement cela ne durera pas.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il dansât quelquefois et qu'il put jouir de la société d'honorables personnes, que de lui faire prendre le dégoût des choses sérieuses en lui montrant la vie sous un jour trop sévère.

Il faut que les jeunes gens apprennent à se connaître avant qu'ils s'unissent pour la vie.

LES RAPPORTS ENTRE LES JEUNES GENS DES DEUX SEXES SONT TROP ÉTROITS, PEU NATURELS, PEU FRANCS, tel est à mon avis la cause qui fait plus tard bien des ménages malheureux, la cause de bien des chagrins domestiques et de l'absence d'une confiance réciproque sans laquelle la vraie vie de famille est impossible; et tant que de tels rapports subsisteront, les jeunes gens continueront à aller au café pour *voir les amis*, et à l'église pour voir le beau sexe et plus tard encore au café pour causes politiques, et à l'église.... le jour du Jeûne.

E. G.

<sup>1</sup> Je me trouvais l'année dernière dans une ville d'Allemagne de 14,000 habitants; la société de gymnastique y comptait plus de 250 membres, et ce n'était point un fait isolé.

Des travaux considérables, disent les journaux français, s'exécutent en ce moment pour l'établissement d'un nouveau port à l'embouchure du Rhône, par le moyen d'un canal destiné à ouvrir une nouvelle porte au grand fleuve méridional sur la Méditerranée. Ce canal est maintenant ouvert à 1 mètre 30 centimètres environ de profondeur sur toute son étendue, depuis le Rhône jusqu'à la Méditerranée, on commence à faire fonctionner la drague à vapeur.

L'écluse aura 160 mètres de longueur, 22 de largeur et 7<sup>m</sup> 50 de profondeur.

Dès aujourd'hui quatre bateaux à vapeur, dont deux descendent et remontent chaque jour, font le service entre Arles et St-Louis. A ce point, le Rhône, la mer, le canal, les vastes plaines du Delta et ce magnifique horizon encadré du côté de l'est par les Alpes et les cîmes bleuâtres des montagnes d'Aix et de Marseille, forment un tableau plein de grandeur.

Saint-Louis, si admirablement placé à l'embouchure du Rhône, peut devenir un port important et une cité industrielle de premier ordre.

Voici comment s'exprime très spirituellement M. Horace de Lagardie, pour rectifier une faute d'impression qui s'est glissée dans un de ses articles publié dans la *Revue nationale*:

» Je me suis souvent demandé si le lecteur se rendait bien compte des bizarres résultats que peuvent donner les fautes d'impression. Cela me semble bien difficile. Je me dis que je dois moi-même avoir commis de graves injustices à l'égard des auteurs en les jugeant rigoureusement d'après ce qu'on imprime sous leur nom. Le mois dernier, par exemple, on m'a fait dire ceci :

» La *rougeur* me monte au front et je m'élançai tout *vert* de honte... » Le lecteur a dû s'étonner de cette rougeur qui rendait vert, et il aura pensé que je devais être doué d'une complexion bien singulière pour qu'un semblable phénomène se produisît. Voici l'explication. J'avais écrit: *couvert* et non *vert* de honte. Le prote m'a coupé le *cou*, voilà tout. J'espère qu'il ne recommencera pas. »

### Napoléon I<sup>er</sup>.

Vers l'orient, cet astre prit naissance;  
Il apparut, au sud, victorieux;  
Mais, dans le nord, échoua sa puissance,  
Et vers l'ouest, il disparut aux yeux.

*Question.* — Quel a été, sous le premier empire, le jardinier le plus malheureux dans ses travaux?

*Réponse.* — Napoléon, vu qu'en Russie il a laissé flétrir les lauriers et périr les grenadiers.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD